

Compte rendu : Maylis de Kerangal, *Jour de ressac*, Paris, Verticales, 2024

CĂTĂLINA NISTOR¹

Maylis de Kerangal sème des leurres dès les premières pages de son nouveau roman. *Jour de ressac* débute comme un véritable polar : un homme est retrouvé mort sur une plage du Havre, avec sur lui le numéro de téléphone de la narratrice. Mais ce n'est là que le prétexte d'un retour dans le passé de cette femme, un retour qui a l'ampleur de toute une vi(II)e, faisant ressurgir des histoires inachevées. L'écrivaine déjoue les attentes du lecteur construisant un roman en trompe-l'œil, empreint de notes sensibles, d'épisodes inattendus et d'un dénouement surprenant.

Le roman entremêle l'histoire personnelle de la narratrice et celle de l'humanité entière, qui se tissent comme une toile d'araignée avec pour cadre la ville du Havre. La narratrice met son cœur à nu, révélant ses soucis et les chagrins de sa jeunesse dans la ville portuaire – notamment sa relation d'amour avec Craven, parti sans mot dire – ainsi que de sa vie actuelle, où son bonheur familial est terni par les incertitudes d'une carrière menacée par les avancées de l'intelligence artificielle.

Comparable à une archive de l'histoire récente, le récit est parsemé de moments clés du XX^e siècle qui raisonnent avec les événements marquants du monde contemporain : au témoignage de Jacqueline sur La Seconde Guerre mondiale fait écho celui de Ioulia et de Daria sur la Guerre en Ukraine ; la crise des réfugiés des années 1940 se répète, à une moindre échelle, avec le naufrage des migrants dans la Manche en 2021. À cela s'ajoutent les méfaits caractéristiques du XXI^e siècle, comme le trafic de drogues.

Le côté sensoriel joue un rôle essentiel dans le parcours de la narratrice : chaque moment vécu au Havre, chaque souvenir est associé à des sentiments qui mobilisent tous ses sens. Un véritable réseau de tropismes traverse le texte, faisant du lecteur le témoin tacite d'une existence en train de se révéler. Voici un nouvel artifice à fonction de piège : l'avalanche de sensations éprouvées par la protagoniste dissimule un côté événementiel plutôt pauvre, bien que ressenti

¹ Master d'Études Françaises et Francophones, Université de Bucarest.

comme étouffant, lourd, accablant. Les repères temporels s'effacent : le temps acquiert de nouvelles dimensions, façonnées par les vécus intérieurs de la narratrice, se dilatant ou se contractant au gré des ressentis de cette femme : « Je me dis que trop attendre empêche que quelque chose advienne, j'attends de ne plus attendre. La douleur est physique. J'ai la mâchoire qui se bloque. [...] Je suis piégée dans ce temps d'une substance bizarre – temps des aguets devenu temps épais et lent, temps que l'on sent passer » (p. 121-122).

L'imagination, qui recèle un vaste répertoire de fonctions, constitue une pièce maîtresse de la mosaïque de cette vi(II)e faite de miettes. Loin de s'opposer à la réalité, elle la complète ; à une époque marquée par l'instabilité, elle peut devenir un secours précieux pour survivre. La narratrice utilise son imagination pour déceler de nouvelles significations dans sa vie au Havre, ce qui lui permet de raviver le passé et de l'investir d'une valeur différente, ajustant ainsi la perception qu'elle a du présent : « Qu'est-ce qu'il s'imaginait. Je n'avais pratiquement fait que penser à ça depuis ce matin, mais y penser avait fini par prendre la forme d'une ville, d'un premier amour, la forme d'un porte-conteneurs » (p. 189). L'imagination suscite également une réflexion sur la littérature et l'art cinématographique : comment peut-on encore créer des textes littéraires ou écrire des scénarios ? La narratrice plonge dans son propre passé, rassemblant les figures marquantes, les événements gravés à jamais dans son histoire personnelle et les lieux imprégnés de souvenirs, prête à construire un véritable roman intime ou un scénario de film : « la cinégenie prodigieuse du Havre, la mise en scène du regard à l'échelle d'une ville entière associée à l'esthétique particulière d'un port industriel, cette énergie graphique, tout cela jouait à plein, dopait les imaginaires » (p. 183).

La profession de la narratrice – doubleuse de voix – fonctionne comme une métaphore du dédoublement qu'elle vit lors de sa quête pour retrouver un passé apparemment enfoui, mais plus actuel que jamais : « Le Havre, terminus, tout le monde descend, un terminus qui porte mal son nom : rien ne saurait se terminer dans cette ville » (p. 27). Sa jeunesse au Havre est, trente ans plus tard, un film qu'elle doit restituer dans la langue intérieure de la femme de cinquante ans qu'elle est devenue. L'enquête qui cherche à résoudre un crime lié au narcotrafic est doublée d'une (en)quête identitaire intime, personnelle, une errance introspective qui mobilise toute son expérience, ses sentiments et enfin sa vie entière et sur laquelle elle nous avertit dès le début : « j'ai éprouvé un sentiment trouble, nébuleux même, celui d'être l'agent secret de ma propre existence » (p. 26). Cette quête identitaire imprègne le récit d'une poétique du silence tissée de mystère, de bribes de témoignages confiés au lecteur, de vécus ineffables liés à l'amour inachevé qui polarise encore la vie de cette femme.

La technique du clair-obscur est utilisée dans la description du Havre, ville-personnage bercée par la mer qui accompagne la narratrice tout au long du récit. Le port, la digue, la mer, l'architecture, les lieux de jeunesse de la protagoniste

sont évoqués par le biais de véritables constellations sémantiques, mettant en lumière le style distinctif de Maylis de Kerangal, marqué par une écriture abondante, en cascade, fluide et musicale :

voir la mer, l'initiation alpha pour ceux qui ne l'avaient encore jamais vue, se l'imaginaient bleue quand la nôtre était autre chose, rude, complexe, à la fois pétrolière et impressionniste, prosaïque et rêveuse, parcourue de lignes, de routes, et d'une couleur que pas un seul nom de couleur ne pouvait résorber, d'une couleur qui aurait amplement mérité qu'un nom fût créé pour elle, incluant sa texture, son reflet, son mouvement ; voir la mer, oui, puis nos visiteurs passaient le reste de leur séjour à se pâmer, certains que nous ne savions pas apprécier notre ville à sa juste mesure, quand pas un seul d'entre eux, of course, n'aurait songé à s'attarder ici, le béton leur était inamical, le port opaque et trop industriel, les rues du centre-ville désertes à dix-huit heures, et déjà le premier soir ils se mouchaient, geignards, certains d'avoir chopé la crève (p. 64).

Se déployant à l'échelle d'une vi(II)e, le récit réussit à mettre en lumière le rapport presque organique entre la femme et ses lieux natals, transformant la carte du Havre en carte de sa jeunesse imprégnée de joie et de chagrin.

Le roman se clôt sous le signe du doute : on ne saura jamais si le corps retrouvé sur la plage est celui de Craven ou d'un autre fantôme du passé de la narratrice. Peut-on réellement échapper à son passé, aux souvenirs qui reviennent, tel le ressac, bouleversant l'ordre que l'on croyait établi ? Laisser le passé derrière soi semble être la seule façon de continuer à vivre.